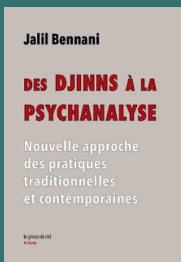


Jalil Bennani Des Djinns à la psychanalyse

Dijjam, L'Essai Presses de la Rivière, 2022



Ce livre se présentant tout à la fois comme un examen rétrospectif du travail de son auteur, Jalil Bennani, exerçant la psychanalyse à Rabat, et comme une promesse de pistes de recherches à venir.

Je me propose de le situer de prime abord par rapport au parcours et à la production de son auteur.

Jalil Bennani a assumé bien des mises en question des corpus de la psychanalyse (comme méthode et élaboration conceptuelle) et ethnopsychanalytique. Son audace théorique s'est accrue dans les rencontres avec ses collègues maghrébins et européens faites de dialogues, d'échanges et de controverses. De telles associations et confrontations firent de lui un homme de lien et un bâtisseur institutionnel opiniâtre et avisé. Jalil Bennani a tenté inlassablement de réunir autour de lui et avec lui un certain nombre de cliniciens, psychologues cliniciens, psychothérapeutes, psychanalystes du Maroc, de France et d'ailleurs. C'est ainsi qu'il a également répondu présent aux appels lancés par le regretté Moustapha Safouan afin de rassembler les psychanalystes arabophones dans une rencontre entre psychanalyse au Maghreb et au (Makrech)Machrek. On doit à Jalil Bennani des livres importants que ne saurait ignorer qui porte intérêt aux conditions d'exercice de la psychanalyse au Maghreb et qui se montre curieux des incidences subjectives des migrations, que ce soit celles allant du Maghreb vers l'Europe ou celles résultant des mouvements de déplacement et d'exils intérieurs nombreux dans ces deux mondes du Sud (Maghreb et Makrech)

Laissons-nous remonter le temps et retrouvons le premier livre de Jalil Bennani : Le corps suspect. Paru en 1981 aux Éditions Galilée et réédité récemment, il vint en contre-point du livre de Tahar Ben Jelloun paru en 1977 La plus haute des solitudes. Tahar Ben Jelloun s'était beaucoup intéressé à la mélancolie de l'exil et à la misère sexuelle de l'exil. Ce sont bien là deux faits qu'on ne peut pas nier. Bennani, à partir de son écoute des répercussions traumatiques des accidents du travail chez les ouvriers maghrébins – nous étions à une époque où sous l'impulsion de Scotto à Marseille on redécouvrait cette névrose traumatique nommée « sinistrose » et déjà décrite par un des derniers assistants de Charcot, Brissaud, en 1905 puis en 1908 - avait fait usage d'un opérateur analytique directement en jeu qui était le rapport du dit « sinistrosé » à son corps et à sa parole. Son livre mettait au clair jour un fait clinique décisif, et sur laquelle la littérature clinique d'alors était muette, soit cette façon du « sinistrosé » de parler de son corps et de son psychisme comme un expert le ferait d'une machine déréglée : parler non pas « de » la machine, mais de parler comme la machine. Cette mécanisation de la langue menait à une telle forclusion de ce qui peut nommer le recouvrement entre symbolisation du corps et imaginaire du corps que ces ouvriers ne se vivaient plus ni ne s'érigeaient comme des héritiers capables de transmettre une quelconque résonance de leur histoire « pré-traumatique » à leurs familles et descendants. Réduits à une survie mécanique et brisée ils se « débranchaient » radicalement de leurs socles familiaux, de leurs assises culturelles au point de perdre toute gourmandise de vie.

C'était là un point de départ solide qui reliait ces trois termes : travail, corps et exil, tripode qu'un culturalisme épris d'exotisme ne pouvait dégager. À partir de ce socle clinique tout entier dévolu à la possibilité thérapeutique d'une réanimation psychique, Jalil Bennani s'est consacré à préserver et attiser ce qui dans le discours du sujet, dans sa parole, pouvait donner occasion de reprendre pari dans la « dé-mécanisation » de l'existence, dans cette réduction du monde à un jeu de forces motrices antagonistes à la personne. Cela est tout à fait important. La lecture d'un bien plus récent livre de Jalil Bennani La psychanalyse au pays des Saints^[1] [\[https://www.blogger.com/u/1/blog/post/edit/3637770016107295657-/3560959743890797217/\]](https://www.blogger.com/u/1/blog/post/edit/3637770016107295657-/3560959743890797217/), me laisse penser encore qu'un engagement pour la psychanalyse est solidaire d'un vif concernement pour ce que la langue peut réanimer d'un corps figé et éjecter éjecté, telle un rebut cassé, en dehors des filets des héritages et des transmissions culturelles.

Le travail de Jalil Bennani et dont ce dernier livre Des Djinns à la psychanalyse porte trace est aussi une œuvre d'historien qui, défrichant l'histoire de la psychanalyse au Maghreb amène à penser ce que c'est qu'être psychanalyste au Maghreb. Il fallait mettre en relief cet entrelacs où, en dépit des censures et

interdits de penser produits par le colonialisme, le resurgissement conquis d'une mémoire confisquée concernant la vie psychique et ses désarrois devient la condition nécessaire pour penser l'histoire et l'actuel de l'offre d'écoute et de soin. Il est juste de reprendre les linéaments de l'histoire de la clinique « psy » dont celle de la psychanalyse au Maghreb et ce livre nous y engage avec tact et fermeté.

Cette histoire pourrait débiter par la consternation qui saisit les deux psychiatres émérites très importants Wolf et Sérieux appelés en 1910 par Lyautey dont il est peu utile de redire l'intérêt incontestable qui fut le sien pour la culture arabo-musulmane et qui voulait savoir en quelle situation se trouvaient encore les mârîstâns et les bîmârîstâns. Sont ainsi nommés ces centres d'accueil, de soins médicaux et psychiques, mais aussi d'enseignements qui jalonnaient les routes des commerces et des échanges du temps des caravanes (on les trouvait dans les ports et jalonnant les routes des caravanes à Kairouan par exemple). Tout n'était plus que ruines indistinctes et le souvenir même de ce que fut la médecine arabo-musulmane du temps de l'Islam en sa première grandeur semblait ne plus préoccuper aucune mémoire. C'était l'effondrement même d'un pan entier de la médecine psychique et somatique qui sidéra les deux psychiatres en goguette savante au tout début du XX^e siècle. Que reste-t-il encore des savoirs académiques antiques et des artifices magiques ancestraux aujourd'hui au Maroc ? La question déjà formulée de nette façon par Bennani dans ces ouvrages antérieurs est ici reprise à frais nouveaux et elle se trouve décapée d'importance.

Jalil Bennani revient sur quelques bases très solides sur ce que l'on a appelé, à juste titre ce me semble, la médecine arabo-musulmane. Ce serait évidemment une idée réductrice, farfelue, et totalement inculte, de considérer qu'il n'y a pas de tradition médicale au Maghreb. Sur les brisées du livre de Jalil Bennani, je livre ici quelques précisions. L'on crédite, à juste titre assez souvent, l'Islam dans sa première splendeur - selon la solide expression de Maurice Lombard - d'avoir conservé de larges pans de la médecine grecque et de la médecine romaine, laquelle n'a pas la même envergure qu'avait la médecine grecque. Ceci est vrai grosso modo, bien qu'il serait audacieux et vain de tabler sur une unité de la médecine gréco-latine antique toute sauvée de l'oubli par les savants de l'Islam : ainsi furent omis les méthodistes grecs avec Soranos d'Éphèse et quelques véritables artisans du dialogue médecin-malade tel que, plus tardif, le latin Arétée de Cappadoce, observateur d'exception. Mais l'on voit ce passage nettement s'opérer de la médecine arabo-musulmane vers la médecine européenne naissante durant la césure entre le Moyen-Âge et le début de la Renaissance. Constantin l'Africain fondateur de l'école de Salerne, au XI^e siècle, près de Naples, est un compilateur indécat de Ishaq Ibn Imran auteur, aux environs de l'année 900, du Maqala fi Malikhulia, (Traité de la mélancolie) – ce livre étant nous le verrons un des fleurons de la médecine arabo-musulmane. On pourrait soutenir, non sans légèreté, que Maqala fi Malikhulia n'est qu'une démarcation des auteurs grecs, à cela près que la dimension du monothéisme évidemment prégnante change complètement la donne. Ishaq Ibn Imran reprend de Rufus D'Éphèse ce fameux passage où il est écrit : « le mélancolique vit dans un monde qui va s'effondrer à tout moment parce qu'Atlas ne le supporte pas mais, le transposant, il en change considérablement la portée, et voilà que voulant le transposer, il écrit : « le mélancolique peut être jeté hors du monde par Allah ». Ce n'est pas du tout la même chose, il nous propose une mélancolie de la damnation qui fait que ce rapport entre être tout éjecté du monde ou être tout le temps coïncisé avec l'Univers -ce qui est une aspiration totalement mélancolique, enfin on va dire maniaco-dépressive si on aime à ce point-là Kraepelin- amène Ishaq Ibn Imran à compléter Rufus D'Éphèse, ou plutôt à rajouter à Rufus d'Éphèse quelque chose que les Grecs ne connaissaient pas et dans quoi peut se lire des préformes du délire de Cotard, tableau qui 10 siècles plus tard soulignera la compacité et le ressenti d'énormité extrême propres aux hypochondries mélancoliques déliantes. Ces sujets se vivent tout entier et tout plein comme une enfornie qui serait complètement bouchée. On ne trouve pas une telle mention chez Rufus D'Éphèse. L'incidence du « Un » qui est monothéiste bouleverse le tableau psychopathologique même si la référence dogmatique est grecque et romaine. Il fallait faire ce rappel et mettre en évidence comment un savoir populaire sur la maladie rebelle aux traitements « modernes » se situe au confluent d'une métaphysique populaire et de ce qui reste et insiste comme linéament des savoirs académiques anciens. Elle survit la médecine arabo-musulmane, même si les lieux les plus somptueux, les plus humains et à l'époque les plus nécessaires de son exercice qu'étaient les mârîstâns tombent en ruines -mais je crois qu'on est en train de retaper l'école traditionnelle : La medersa mérinide de Salé construite entre les années 1333 et 1341 de notre ère. Il n'empêche que cette culture a existé.

Aujourd'hui, dans ces brassages de représentations culturelles que les exils fécondent cet intérêt sur ce qu'un psychanalyste au Maghreb rencontre et recueille dans la cure avec des patients de savoir et de théories profanes sur les causes des souffrances psychiques (dont la psychosomatique) concerne aussi nombre d'entre qui reçoivent des personnes issues de la migration dans des dispensaires, des CMP. Si lorsqu'on écoute sans trop d'a priori et en modérant rigoureusement toute fascination pour l'exotisme, ces personnes qui viennent nous voir, les Djinns peuvent être au rendez-vous, par moment. Mais ils le sont, faut-il immédiatement rajouter sous des habits neufs. Perçant des manteaux d'Arlequin, ils insistent, maquillés de frais. Les Djinns sont aussi bien présents à Rabat qu'à Bobigny, à Montreuil, et il y a certains psychanalystes européens à qui on adresse des patients venus du lointain et qui ouvrent la porte de leur cabinet à tout un frémissement occulte sans toujours le savoir ou pouvoir le situer. Entendons-nous ! Réduire la parole d'un immigré à ce que l'on croit être les appareils coutumiers ou les artifices ancestraux relève d'une félichsation essentialiste simpliste et du pire effet. Aucun patient n'est à considérer comme un « spécimen » de sa supposée culture. Précisions encore qu'un « djinn » pour nous est un évènement de parole, en cela qu'il est la trace qu'il y a un mal-dire qui insiste et qui influe sur les rapports de la personne à son énergie corporelle et à ses rêves. Ce mal-dire paralyse, inhibe, ou donne naissante à une fermentation d'idées fixes, parasitaires et contraignantes. Nous avons à accueillir en tant que phénomène de parole et de discours (soit comment le dire d'un sujet prend appui sur une institution qu'on qualifie hâtivement de magique) tout scénario de causalité sur le mal-être singulier qui épingle comme cause du mal subi quelques esprits malveillants, échantillons détachés des cohortes des djinns et « modernisés » (ils le sont en cela que les allégations contemporaines sur la possession ne mettent en œuvre que des procédures expéditives et atrophiées d'adorcisme).

Les Djinns on les rencontre donc, et Bennani, avec sagesse nous redit que le discours de la magie n'est pas un discours irrationnel. Chaque discours a sa rationalité. Et nul n'irait comprendre quoique ce soit à la mention de ces être protéiformes que sont les Djinns, s'il fonctionne dans l'idée qu'un soin traditionnel est un exorcisme. Il n'y a pas que l'exorcisme, il y a l'adorcisme. Permettez-moi ici l'incise de quelques rappels d'ordre historique. La tradition occidentale chrétienne méprisait l'idée que la magie est la respiration du langage de la nature. Cette thèse écologiquement fut développée par Cornelius Agrippa fut sanctionnée négativement par divers Conciles, en particulier Latran IV en 1215. De ce fait, le Concile de 1215 a

parachevé une mutation de la sorcière en tant que dispositif de médiation à la sorcière devenue un personnage tout maléfique. Du moment où cette figure de la sorcière ne fut plus une redoutée mais nécessaire médiatrice entre la fragilité vaniteuse des humains et les implacables équilibres de la nature elle devint une fiancée fatale du démoniaque. Alors le monde de la chrétienté institutionnelle acheva de répudier le contre-chant que les esprits donnaient au monde des plaisirs et des travaux ordinaires, soit cet univers des forces occultes et ambivalentes qui exigent sacrifice et fidélité, mais peuvent servir aux plus légitimes comme aux plus surnoises ambitions et caprices des mortels. Cette autre scène occulte tissait les figurations des architectures du pulsionnel, disparut sous les répugnances puis se morfondit dans l'oubli que le dogme imposa au fil de quelques siècles. Qui aurait cependant la naïveté de penser qu'elle n'insiste pas, en douce, et ne conserverait plus rien de sa rigueur et de son emprise, se trouvera opportunément instruit par la lecture des livres de Jeanne Favret-Saada et Josée Contreras [2] [\[https://www.blogger.com/u/1/blog/post/edit/3637770016107295657/3560959743890797217\]](https://www.blogger.com/u/1/blog/post/edit/3637770016107295657/3560959743890797217).

Ce que ce livre nous démontre, partant d'une pratique clinique située de l'autre côté de la Méditerranée et comme en miroir donc, est qu'il y a une modification dans la modernité du discours de la rhétorique de la personnalisation des Djinns. Les Djinns aujourd'hui, et sur ce point Jalil Bennani insiste, ne sont pas les mêmes que ceux qui restaient en piste du temps du Protectorat, ni que ceux qui fourmillaient jadis puis naguère. De même un patient anfiliais ou africain qui vient consulter aujourd'hui autant un guérisseur qu'un « psy » en disant de sa propre et seule autorité « je suis possédé » gomme, dans sa certitude toute singulière, que le diagnostic de possession était il y a peu sanctionné par des procédures coutumières. Nous entendons là quelque chose d'une déploration du rapport du sujet à l'« Au-Delà » funèbre qu'il se donne qui, il y a 50 ou 60 ans, était complètement inadmissible.

Il est important que dans ce livre figure une définition de l'adorcisme qui est la suivante : non pas se débarrasser d'un Djinn mais l'instruire. Il me revient que Khadija Naamouni travaillant sur ce lieu de guérissage traditionnel que fut Bouya Omar, sis non loin de Marrakech avait décrit parfaitement ce qu'était le tribunal des Djinns [3] [\[https://www.blogger.com/u/1/blog/post/edit/3637770016107295657/3560959743890797217\]](https://www.blogger.com/u/1/blog/post/edit/3637770016107295657/3560959743890797217). À savoir que l'on demandait à un djinn non encore identifier de se présenter et d'expliquer pourquoi il s'était mis en fête de chercher noise à ce type ou à cette femme qui est plutôt sympathique et « réglé » ? ». Immédiatement après que de ? Djinn ait été identifier et nommer, convenait-il encore de le repérer et de le localiser dans la légion et la généalogie des esprits ? L'adorcisme est un moment de la nomination du partenaire du sujet, et ce qu'il vise est moins de purifier une bonne fois pour toute le dit « possédé » mais de lui permettre au besoin de nouer une alliance avec ce Djinn, d'apprendre à s'en servir, d'enrichir le soigné et de pacifier les appétits de l'agent occulte et intrusif.

Le titre Des Djinn à la psychanalyse, n'est certes pas à lire comme « Djinn et psychanalyse ». L'énoncé Des Djinn à la psychanalyse introduit un mouvement. Ce mouvement qui mène des Djinn à la psychanalyse quel est-il ? Des Djinn à la psychanalyse ne peut pas se lire comme un passage lumineux de l'irrationnel au rationnel, ou du sacré au profane. C'est un mouvement où le Sujet peut avoir accès à de nouvelles modalités d'organisation par rapport au Surmoi. C'est un moment où il peut saisir que cette obligation à jouir qui le tourmentait ou cette mélancolisation qui en lui s'impregnait ou, encore, cette bouffée délirante qui l'avait saisie, sont des atteintes qui le renvoient à ses propres modalités de fonctionner avec la jouissance et l'interdit. Il s'agit de savoir où l'offre analytique se fait entendre, comment l'intime se tisse de la situation politique des discours et des savoirs sur le mal. C'est-à-dire que si la technique psychanalytique est appliquée dans l'idée qu'elle incarne la rationalité et que le reste (les artifices ancestraux ou les savoirs antiques) c'est du vestige ou de l'irrationnel, elle risque alors se pétrifier comme un instrument qui prive le sujet des ressources métaphoriques de sa langue.

Ainsi il n'est pas tout à fait étonnant de retrouver le migrant à peu près toutes les vingt pages de ce livre. Il fait son chemin dans ce livre qui se termine ainsi : « Le migrant est sans doute celui qui nous envoie au lien le plus étroit entre le présent et le passé, l'intime et le collectif, le subjectif et la mémoire collective ».

Migration, exil intérieur. Entendre, accueillir et interpréter les associations nomades, les ponts, les nouages. L'éveil par la psychanalyse du Sujet à l'amour de l'exil peut-il, au « Pays des Saints » et dans les terres d'exil conjurer un double risque ? Soit celui de la pétrification de la parole vive dans la monotonie des litanies anciennes, soit, autre écueil, plus redoutable encore, la condamnation de toute invention de lien entre le sacré et le profane par l'intolérance scientiste ?

C'est bien là tout l'enjeu que déplit et explore ce livre nécessaire.

Olivier Drouville

[1] [\[https://www.blogger.com/u/1/blog/post/edit/3637770016107295657/3560959743890797217\]](https://www.blogger.com/u/1/blog/post/edit/3637770016107295657/3560959743890797217) Editions Le Fennec 1996

[2] [\[https://www.blogger.com/u/1/blog/post/edit/3637770016107295657/3560959743890797217\]](https://www.blogger.com/u/1/blog/post/edit/3637770016107295657/3560959743890797217) Corps pour corps, enquête sur la sorcellerie dans le bocage, Paris, Gallimard, 1981

[3] [\[https://www.blogger.com/u/1/blog/post/edit/3637770016107295657/3560959743890797217\]](https://www.blogger.com/u/1/blog/post/edit/3637770016107295657/3560959743890797217) Thèse de Doctorat, soutenue sous la direction d'Emmanuel Terray à l'EHESS en 1991, La maladie mentale et le culte de Bouya Omar dans le rite de la confrérie rahhaliyya au Maroc- Publiée aux Editions Eddif à Casablanca, sous le titre Le culte de Bouya Omar. (réédition augmentée et revue, 2001)